

La passion a-t-elle la faculté de pousser l'homme à se transcender pour atteindre un idéal moral ?

## I- Passions et action

### a- Influence des passions sur les actes

Effectivement, les passions nous poussent à agir. Nous avons déjà vu que Hume démontre dans sa « Dissertation sur les passions » que les passions influent sur nos actes. (sections I et II). Cette dynamique n'est pas la même dans « La Cousine Bette » et dans « Andromaque ». Dans le roman de Balzac, on voit bien que, par exemple, c'est une recherche profondément égoïste qui anime la plupart des protagonistes : le Baron Hulot et Crevel recherchent le plaisir et la satisfaction de leur ego, Bette cherche à assouvir sa jalousie et sa haine, etc. Dans la pièce de Racine, par contre, les passions qui se déploient se situent à un stade supérieur à la simple recherche du plaisir : c'est au contraire l'amour au sens noble du texte qui pousse les protagonistes à se bercer d'illusions et ensuite à se détruire mutuellement.

Pour Hume, « La vertu produit toujours un plaisir distinct de l'orgueil » : effectivement, les deux autres œuvres de notre programme corroborent cette affirmation. Ainsi, dans la pièce de Racine, Andromaque décide de se sacrifier pour son fils en acceptant le mariage avec Pyrrhus dans le but de se suicider après. Elle n'en aura pas besoin, puisque l'assassinat de Pyrrhus la hisse au statut de reine. On peut faire une comparaison sur cette thématique avec Adeline Hulot qui décide de rester vertueuse malgré les turpitudes de son mari.

### b- Une interaction souvent complexe

La complexité entre vice et vertu est souvent au cœur des préoccupations des personnages : il s'agit des fameux dilemmes très présents dans les tragédies. Ainsi, Pyrrhus hésite entre le fait de sauver le fils de la femme qu'il aime et la préservation de la paix durable auprès de son peuple. De même, le Baron Hulot en la personne de son frère le Maréchal a une sorte de « double » positif qui tente de le ramener à la raison, comme une bonne conscience. Hume complète cette vision bipartite en nous montrant dans la « Dissertation sur les passions » le milieu et la famille ont leur importance et que, dans le cas où le milieu est positif, « l'imagination se tourne vers tout ce qui est important et considérable ».

## II- Les Passions ont-elles réellement la faculté de gouverner nos actes ?

### a- Ce sont souvent nos actes qui définissent nos passions

Hume nous montre sans cesse que les passions ne peuvent pas se définir *in abstracto*, dans l'absolu ; seuls les actes et les conséquences permettent d'en mesurer l'intensité et les effets. Ces actes peuvent être vils et méprisables, et être commis au nom de grands principes. On voit donc qu'il y a des ambiguïtés intéressantes à analyser. Hume lui-même nous dit III,7 « Pas de respect sans un mélange d'humilité et d'estime ou d'affection ; pas d'orgueil sans un mélange de mépris ». Ainsi Adeline, accablée par les dettes contractées par son mari, se décide-t-elle à se donner à Crevel en échange d'une aide financière. (chapitre 89) . Selon Hume « Nous sommes portés à aimer autrui et à l'estimer pour ses vertus ( ...) parce que ces objets suscitent une sensation de plaisir qui est liée à l'amour ». Effectivement, nous pouvons aimer une personne pour son caractère ou pour ses qualités ou encore ses valeurs, mais nous pouvons également l'aimer pour la grandeur ou la bravoure de ses actes.

Quand ces actes ne sont pas des choix raisonnés, on est face à la passion dans son sens

tragique, à savoir l'incapacité où se trouve la raison d'avoir de l'emprise sur l'individu. Ainsi, dans ce contexte, les personnages courent à leur perte, parfois sciemment, sans pouvoir arrêter ce processus mortifère. Dans « Andromaque », le rôle d'Oreste est particulièrement tragique : il aime une femme qui ne l'aime pas, et il va accepter de violer les lois humaines les plus sacrées en tuant un homme, a fortiori un souverain, pour honorer sa parole envers Hermione. Il est souvent tout à fait conscient de ce malheur suprême dans lequel il se retrouve plongé, et cette situation tragique le ronge.

Le vice peut présenter un réel attrait ; d'ailleurs, beaucoup de personnages balzaciens en sont les illustrations et Hume le corrobore par une constatation simple : « nous désirons naturellement ce qui est interdit et prenons souvent plaisir à effectuer des actions pour la simple raison qu'elles sont illégales ».

b- La raison, cette « passion calme », a-t-elle le pouvoir de dominer les passions ?

Toujours selon Hume, il ne faut pas attendre de la raison qu'elle gouverne les passions : « La raison ne peut jamais être un principe de volonté » nous affirme-t-il. La raison est elle-même une passion, plus calme que certaines autres. Et si notre emportement passionnel se résorbe, c'est qu'une passion plus forte a pris le dessus sur la précédente. Ou bien qu'un exemple de vertu suprême s'est présenté sur notre chemin : ainsi Josépha, au chapitre 104 de « La Cousine Bette », s'incline devant l'exemplarité de l'attitude d'Adeline ; « maintenant que j'ai eu le bonheur, en vous voyant, d'avoir entrevu la plus grande image de la Vertu sur terre, croyez que je sens la portée de ma faute ; j'en conçois un profond repentir ».

### **Etude d'un corpus de textes sur le thème de la Jalousie :**

Marcel Proust, *Un Amour de Swann*, 1913.

*[L'intrigue se déroule à Paris à la fin du dix-neuvième siècle. Charles Swann, membre de la haute société, a entamé une liaison avec Odette de Crécy, une femme aux mœurs légères. Un soir, elle lui demande de la quitter plus tôt que d'habitude, prétextant qu'elle est souffrante et a besoin de dormir. Swann, la soupçonnant d'attendre un autre homme retourné un peu plus tard devant chez elle.]*

Sur le point de frapper les volets, il eut un moment de honte en pensant qu'Odette allait savoir qu'il avait eu des soupçons, qu'il était revenu, qu'il s'était posté dans la rue. Elle lui avait dit souvent l'horreur qu'elle avait des jaloux, des amants qui espionnent. Ce qu'il allait faire était bien maladroit, et elle allait le détester désormais, tandis qu'en ce moment encore, tant qu'il n'avait pas frappé, peut-être, même en le trompant, l'aimait-elle. Que de bonheurs possibles dont on sacrifie ainsi la réalisation à l'impatience d'un plaisir immédiat ! Mais le désir de connaître la vérité était plus fort et lui sembla plus noble. Il savait que la réalité de circonstances, qu'il eût donné sa vie pour restituer exactement, était lisible derrière cette fenêtre<sup>1</sup> striée de lumière comme sous la couverture enluminée d'or d'un de ces manuscrits précieux à la richesse artistique elle-même desquels le savant qui les consulte ne peut rester indifférent<sup>2</sup>. II éprouvait une volupté à connaître la vérité qui le passionnait dans cet exemplaire unique, éphémère et précieux, d'une matière translucide si chaude et si belle. Et puis l'avantage qu'il se sentait - qu'il avait tant besoin de se sentir - sur eux, était peut-être moins de savoir, que de pouvoir leur montrer qu'il savait. II se haussa sur la pointe des pieds. II frappa. On n'avait pas entendu, il refrappa plus fort, la conversation s'arrêta. Une voix d'homme dont il chercha à distinguer auquel de ceux des amis d'Odette qu'il connaissait elle pouvait appartenir, demanda : « Qui est là ? »

Il n'était pas sûr de la reconnaître, il frappa encore une fois. On ouvrit la fenêtre, puis les volets. Maintenant, il n'y avait plus moyen de reculer et, puisqu'elle allait tout savoir, pour ne

pas avoir l'air trop malheureux, trop jaloux et curieux, il se contenta de crier d'un air négligent et gai :

« Ne vous dérangez pas, je passais par là, j'ai vu de la lumière, j'ai voulu savoir si vous n'étiez plus souffrante. »

Il regarda. Devant lui, deux vieux messieurs étaient à la fenêtre, l'un tenant une lampe, et alors, il vit la chambre, une chambre inconnue. Ayant l'habitude, quand il venait chez Odette très tard, de reconnaître sa fenêtre à ce que c'était la seule éclairée entre les fenêtres toutes pareilles, il s'était trompé et avait frappé à la fenêtre suivante qui appartenait à la maison voisine.

1 - La phrase peut se comprendre ainsi : Il savait que la réalité des faits [...] était visible derrière cette fenêtre.

2 - indifférent : le savant ne peut rester indifférent à la richesse artistique des manuscrits..

Alfred de Musset, *La Confession d'un enfant du siècle*, 1836.

[Nous sommes au début du roman ; Octave, le héros, raconte ici un épisode fondateur de sa jeunesse.]

J'ai à raconter à quelle occasion je fus pris d'abord de la maladie du siècle. J'étais à table, à un grand souper, après une mascarade<sup>1</sup>. Autour de moi mes amis richement costumés, de tous côtés des jeunes gens et des femmes, tous étincelants de beauté et de joie ; à droite et à gauche des mets exquis, des flacons, des lustres, des fleurs ; au-dessus de ma tête un orchestre bruyant et en face de moi ma maîtresse, créature superbe que j'idolâtrais.

J'avais alors dix-neuf ans ; je n'avais éprouvé aucun malheur ni aucune maladie ; j'étais d'un caractère à la fois hautain et ouvert, avec toutes les espérances et un cœur débordant. Les vapeurs de vin fermentaient dans mes veines ; c'était un de ces moments d'ivresse où tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend vous parle de la bien-aimée. La nature entière paraît alors comme une pierre précieuse à mille facettes, sur laquelle est gravé le nom mystérieux. On embrasserait volontiers tous ceux qu'on voit sourire, et on se sent le frère de tout ce qui existe. Ma maîtresse m'avait donné rendez-vous pour la nuit, et je portais lentement mon verre à mes lèvres en la regardant.

Comme je me retournais pour prendre une assiette, ma fourchette tomba. Je me baissai pour la ramasser, et, ne la trouvant pas d'abord, je soulevai la nappe pour voir où elle avait roulé. J'aperçus alors sous la table le pied de ma maîtresse qui était posé sur celui d'un jeune homme assis à côté d'elle ; leurs jambes étaient croisées et entrelacées, et ils les resserraient doucement de temps en temps.

Je me relevai parfaitement calme, demandai une autre fourchette et continuai à souper. Ma maîtresse et son voisin étaient, de leur côté, très tranquilles aussi, se parlant à peine et ne se regardant pas. Le jeune homme avait les coudes sur la table et plaisantait avec une autre femme qui lui montrait son collier et ses bracelets. Ma maîtresse était immobile, les yeux fixes et noyés de langueur. Je les observai tous deux tant que dura le repas, et je ne vis ni dans leurs gestes, ni sur leurs visages rien qui pût les trahir. À la fin, lorsqu'on fut au dessert, je fis glisser ma serviette à terre, et, m'étant baissé de nouveau je les retrouvai dans la même position, étroitement liés l'un à l'autre. J'avais promis à ma maîtresse de la ramener ce soir-là chez elle. Elle était veuve, et par conséquent fort libre, au moyen d'un vieux parent qui l'accompagnait et lui servait de chaperon<sup>2</sup>. Comme je traversais le péristyle<sup>3</sup>, elle m'appela. - Allons, Octave, me dit-elle, partons, me voilà. Je me mis à rire et sortis sans répondre [...] regardant machinalement le ciel et voyant une étoile filer, je saluai cette apparence fugitive, où les poètes voient un monde détruit, et lui ôtai gravement mon chapeau.

1 - mascarade : bal masqué.

2 - chaperon : personne qui accompagne une jeune femme par souci des convenances.

3 - péristyle : colonnade entourant la cour intérieure d'un édifice

**Madame de La Fayette, *La Princesse de Clèves*, 1652.**

[Mme de Clèves vient à peine d'épouser M, de Clèves qu'elle estime et respecte quand elle s'éprend de M. de Nemours, l'un des plus brillants gentilshommes de la cour d'Henri II. Déjà tourmentée par cette passion coupable, elle fait l'expérience de la jalousie en lisant une lettre d'amour qu'elle croit, à tort, destinée à M. de Nemours.]

Elle avait ignoré jusqu'alors les inquiétudes mortelles de la défiance<sup>1</sup> et de la jalousie : elle n'avait pensé qu'à se défendre d'aimer monsieur de Nemours et elle n'avait point encore commencé à craindre qu'il en aimât une autre. Quoique les soupçons que lui avait donnés cette lettre fussent effacés, ils ne laissèrent<sup>2</sup> pas de lui ouvrir les yeux sur le hasard d'être trompée, et de lui donner des impressions de défiance et de jalousie qu'elle n'avait jamais eues. Elle fut étonnée de n'avoir point encore pensé combien il était peu vraisemblable qu'un homme comme monsieur de Nemours, qui avait toujours fait paraître tant de légèreté parmi les femmes fût capable d'un attachement sincère et durable. Elle trouva qu'il était presque impossible qu'elle pût être contente de sa passion : « Mais quand je le pourrais être, disait-elle, qu'en veux-je faire ? Veux-je la souffrir<sup>3</sup> ? Veux-je y répondre ? Veux-je m'engager dans une galanterie ? Veux-je manquer à M. de Clèves<sup>4</sup> ? Veux-je me manquer à moi-même et veux-je enfin m'exposer aux cruels repentirs et aux mortelles douleurs que donne l'amour ? Je suis vaincue et surmontée par une inclination qui m'entraîne malgré moi ; toutes mes résolutions sont inutiles ; je pensai hier tout ce que je pense aujourd'hui et je fais aujourd'hui tout le contraire de ce que je résolus hier. Il faut m'arracher de la présence de M. de Nemours ; il faut m'en aller à la campagne, quelque bizarre que puisse paraître mon voyage ; et si M. de Clèves s'opiniâtre<sup>5</sup> à l'empêcher ou à vouloir en savoir les raisons, peut être lui ferai-je le mal, et à moi-même aussi, de les lui apprendre. » Elle demeura dans cette résolution, et passa tout le soir chez elle, sans aller savoir de madame la Dauphine ce qui était arrivé de la fausse lettre du vidame<sup>6</sup>.

1 - défiance : méfiance.

2 - ils ne laissèrent pas de lui ouvrir les yeux sur le hasard d'être trompée : ils lui ouvrirent les yeux sur la possibilité d'être trompée.

3 - souffrir : accepter (cette passion).

4 - manquer à : manquer à ses devoirs d'épouse.

5 - s'opiniâtre : s'entête.

6 - c'est cette lettre, qu'elle a crue destinée à monsieur de Nemours, qui a provoqué sa jalousie.